

George Eliot et le mouvement féministe pour l'émancipation de la femme

Dr Alidou Razakou Ibourahima Boro

Université de Parakou

mastazakou5@yahoo.fr

Introduction

George Eliot, pendant toute sa vie d'écrivain, elle se posa la question de savoir ce que cela signifiait que d'être une femme artiste et elle se demanda aussi si les hommes et les femmes avaient un genre d'imagination différente, une façon fondamentale d'envisager la vie. En cela, comme dans beaucoup d'autres domaines de sa vie professionnelle et privée, elle fut un précurseur. C'est la raison pour laquelle de George Eliot est inévitablement lié à la question de la condition féminine au milieu du 19^e siècle. (Époque victorienne).

L'intérêt que la romancière prenait aux problèmes des femmes était stimulé par ses lectures, ses amitiés et ses ambitions personnelles. Obtenir le droit de vote, c'est pour les femmes pouvoir participer activement à la vie de la nation et influencer sur les lois qui gouvernent leur condition. Le combat pour être reconnues comme citoyennes à part entière a motivé la création des premières organisations de femmes. Mais une fois ces droits conquis, à des rythmes très différents selon les pays, il reste à participer au pouvoir

La composition des romans de George Eliot couvre les années 1850 à 1875. C'est dans cette période que les militantes féministes lancent leurs campagnes pour les droits de la femme (pétitions, journaux, ouvertures d'institution et collèges universitaires). En tant que rédactrice de la *Westminster Review*, puis par les amies dont elle fait la connaissance à cette époque (Bessie Rayner Parkes, Barbara Leigh Smith, Mrs P. Taylor qui sont des féministes de la première heure), George Eliot est au cœur du Mouvement. La romancière est sollicitée, mais elle refuse un concours direct. Cependant, elle donne des conseils, quelques signatures, de l'argent. (G. Eliot sent £ 50 from the author of *Romola*... (Letters V, p58).

I feel too deeply the difficult complication that beset every measure likely to affect the position of women.... to give any practical adhesion to them (the feminists). There is no subject on which I am more inclined to hold my peace and learn, than on the "Women question". It seems easy so long as we keep large blinkers on and look in the direction of our own private path...(Letters, V, p58).

Ainsi, de la part de George Eliot, il n'y a aucune participation directe à la polémique dans les journaux ou revues. Néanmoins, la sollicitation de ses amies, la vie politique et sociale de l'époque, sa propre situation en marge de la société "respectable" (elle est devenue Marian "Lewes" en 1854), sa célébrité, l'amenaient à réfléchir sur la place de la femme dans la société. Les références à ce problème sont constantes dans les lettres de 1850, à sa mort; elles sont particulièrement riches et circonstanciées dans les années 1867-1874, parce que ces années – là voient l'élection au parlement du champion des droits de la femme, John Stuart Mill. Pour l'extension du droit de vote aux femmes, John Stuart Mill, en mai 1867, présenta un amendement à la réforme de la loi électorale de Gladstone afin d'étendre le droit de vote aux femmes. (Lettres, IV, 364). Il publia aussi un pamphlet "The subjection of women", en 1869, toujours en faveur des femmes. Cette époque précède de peu les grands romans de George Eliot à savoir *Middlemarch* et *Daniel Deronda*.

1- Quelle est donc l'attitude de George Eliot envers le mouvement Féministe?

L'attitude de la romancière n'est pas simple, à première vue, elle est même contradictoire. D'autre part, elle approuve la majorité des campagnes entreprises, encourage Bessie Parkes, Barbara Smith Bodichon, Mrs Peter Taylor, à persévérer, vante le mouvement à ses correspondantes :

- Le 18 janvier 1856, elle écrit à Sarah Hennel pour la convaincre de signer avec elle une pétition demandant le droit des femmes mariées au produit de leur travail (Letters, II, 225)

- A la fin de Février 1856, elle se félicite que Sarah Hennel se joigne au Mouvement car dit-elle: "assortie de restrictions et de garanties convenables, la loi proposée devrait contribuer à élever la position et le caractère des femmes. Ce n'est qu'un degré d'une longue échelle qui s'étend bien au-delà de nos vies". (John Walter Cross, *George Eliot's life as related in her letters and journals*, New York AMS Press, 1965, p.198).

- Le 22 novembre 1867, dans une lettre à Sarah Hennel (Letters, IV, 401), et dans une autre à E. Davies (Ibid), et en décembre de la même année, dans une troisième à Barbara Bodichon, elle griffonne ces mots: « je suis très occupée en ce moment, mais l'amélioration de l'éducation donnée aux femmes est l'un des objectifs sur lesquels je n'ais aucun doute !! » (John Walter Cross, pp. 417-418, c'est George Eliot qui souligne).

Elle suit les progrès de ces jeunes filles et se soucie, non pas du but immédiat, mais du but idéal de toute éducation. Elle écrit à Mrs W. Smith, le 25 avril 1873: "On souhaite vivement, alors que s'ouvre un enseignement supérieur féminin, dont l'intérêt immédiat est que la société en reconnaisse le caractère désirable que les étudiantes soient de bons sujets

d'expérience, des jeunes filles ou des jeunes femmes dont la nature soit suffisamment riche et féconde pour ne s'épuiser à la recherche du savoir."

Elle ne s'intéresse pas aux seules étudiantes d'ailleurs ; le 15 janvier 1875, elle félicite Mrs Peter Taylor d'avoir créé des foyers pour les jeunes travailleuses et pour les femmes célibataires. Elle approuve aussi la fondation d'un syndicat des relieuses.

Tout ce qui concerne l'amélioration du sort des femmes – quelles qu'elles soient – la concerne. Puis à côté de ces lettres franchement encourageantes, il en est d'autres, beaucoup plus nombreuses qui révèlent la tiédeur ou même la réticence. Celles-là vont bien plus loin et au lieu de traiter de mesures précises (fondation, campagnes etc...), abordent le fond du problème. Et l'on découvre que George Eliot n'a vraiment encouragé que la partie éducative des réformes proposées. « Le reste, elle est restée dans une réserve dont elle refuse de sortir ». Voici ce qu'elle dit à Charles Bray le 30 octobre 1857:

Je répugne à un énoncé plus spécifique de doctrine sur une question aussi embrouillée que celle des "femmes". Le rôle des dieux épicuriens est toujours facile, mais j'admire d'autant plus ceux qui luttent au cœur de la bataille que je préfère ce rôle moi-même.

George Eliot n'abandonne jamais sa liberté de jugement et comme elle le fait déjà dans la lettre à Mrs W. Smith citée plus haut, garde constamment présente la distinction entre la portée limitée d'une mesure particulière et l'ampleur du résultat souhaité. Elle voit plus large et plus haut que son amie Mrs P. Taylor, à qui elle fait remarquer le 30 mai 1867:

Je partage sans distinction votre désir de voir les femmes s'élever socialement, recevoir la même éducation que les hommes et être protégées autant qu'il est possible, de même que tous les êtres vivants contre l'oppression d'un pouvoir injuste. C'est là un terrain d'entente beaucoup plus vaste qu'un simple accord sur le genre et le degré de succès qu'on peut espérer d'une quelconque mesure particulière.

Il nous semble que la réticence de George Eliot vis-à-vis des féministes est due au hiatus entre sa vision des femmes et sa conception de la femme. Ceci est un aspect de la pensée de George Eliot qui n'a pas varié.

2- Vision des femmes de George Eliot

Avec ce don étonnant de dire la vérité sans être blessante « le curieux mélange de sincérité et d'affection chez Marian est si grand. Elle n'épargne personne, elle exprime son opinion, bonne ou mauvaise avec la franchise la plus brutale et pourtant elle semble voir les

défauts sans perdre sa tendresse » dit Bessie Parkes dans une lettre à B. Leigh Smith. George Eliot exprime sa piètre opinion des femmes en 1853 dans une lettre à Mrs P. Taylor « l'admission des femmes au suffrage avance à pas de tortue ; et c'est tant mieux car la femme ne mérite pas encore un sort meilleur que celui que l'homme lui fait ». John W. Cross insiste sur la répugnance de George Eliot pour l'amateurisme féminin : « elle souhaitait ardemment redresser les torts fait aux femmes et donner à celles-ci un statut plus élevé dans les femmes améliorent leur travail et cessent d'être des amateurs. ». En 1868, parlant de Ruskin à B. Bodichon, elle constate qu'il n'a guère été encouragé par ses tentatives nombreuses et suivies pour instruire les femmes qu'il semble avoir trouvé celles-ci dépourvues de curiosité scientifique enclines à faire du sentiment à propos de tout. Les traits les plus cinglants sont réservés aux femmes de lettres. L'article sur les "Silly novels by Lady novelistes" ne laisse aucun doute sur le dégoût éprouvé par George Eliot pour ce qu'elle appelait « la vérité la plus pernicieuse de sottie féminine, la vanité littéraire ». Dans la majorité des livres écrits par des femmes « on trouve ... un flot de combinaison absurdes et d'imitations ineptes q'un peu d'esprit critique suffirait à endiguer et à tarir ». La femme stupide ou ignorante n'est pas insupportable seulement en soi, mais parcequ'elle avilit son entourage et surtout son mari. Ceci nous fait penser à la relation de Lydgate et de Rosamond. Les hommes qui épousent des femmes ignorantes ou peu intelligents subissent leur loi, car il n'y a pas plus obstiné qu'une femme dépourvue de raison : « l'animal privé de raison est la maison gouvernable des créatures » (« your unreasoning animal is the most unmanageable of creature ») Pinney, 203).

George Eliot réclame la liberté et la culture pour la femme parceque la sujétion et l'ignorance l'ont avilie et avec, elle l'homme. (« ... and with her, Man » Pinney, 205). Ce qu'elle demande en 1854, dans l'article sur "Madame de sable" (Pinney, 80) , le droit des femmes à partager « un fond d'idées commun des intérêts communs » avec les hommes , elle le demande encore, presque dans les mêmes termes , en 1869, dans une lettre) à Madame Nassau :

.. les femmes devraient avoir accès aux même sources de vérité que les hommes ; ... leur vie (celles des hommes et des femmes) devraient être vécue en commun sou l'influence sanctificatrice d'une foi partagée en leur devoir et à sa raison d'être. Et cette foi partagée ne peut exister que s'ils ont l'un ou l'autre le même réservoir de connaissances fondamentales. (Letters, V, 58).

... Women ought to have the same fund of truth placed within their reach as men have..., their lives (the lives of men and women) ought to be passed together under the hallowing influences of a common faith as to their duty and its basis. And this unity in their having each the same store of fund a mental knowledge>> Letters, V, 58)

Si elle s'indigne- avec quelque violence – de l'incommensurable sottise des “Lady novelists”, c'est parceque celles-ci retardent l'avenement d'une vraie “culture” féminine. La caricature qu'elles en donnent décourage les hommes d'ouvrir à leurs épouses et à leurs filles les portes de l'indépendences et du savoir.

Il n'est plus permis d'en douter : la réserve de George Eliot à l'égard des mots féministes est due à sa vision pessimiste des femmes de son temps: à quoi bon leur donner des droits dont elles feront mauvaises usage? Etre femme n'implique pas nécessairement des capacités pour accéder d'emblée, et à part entière si l'on peut dire à l'univers masculin. Que les femmes commencent par se reformer elles même et les réformes légales et autres demandées par leurs partisans prendront tout leur sens. De toute façon, il n'est pas question de hisser la femme au niveau de l'homme; on ne confond pas des êtres différents. Il faut donner à la femme sa place, il faut développer ses richesses, en faire l'être unique que la nature a voulu. Le pessimisme de George Eliot à l'égard des femmes si apparent dans les extraits de lettres cités plus haut, montre seulement la distance entre les Hommes et la Femme. Car ce qui sépare essentiellement George Eliot des féministes de son temps, c'est bien sa conception de la femme. Ses amies Mrs Taylor, Bessie Parks, B. Bodichon et même S. Mill, partageaient d'une définition simpliste de la femme, à qui il suffisait de donner le même statut légal, la même instruction et la même instruction et la même place dans la société que l'homme pour en faire son égale. Voici la conviction de George Eliot, exprimée dès 1855, dans l'article sur “M. Fuller et Mary Wollstonecraft” :

Malheureusement quelques champions trop zélés de la cause des femmes proclament- leur égalité absolue avec les hommes- que dis-je, proclame leur supériorité morale sur les hommes- et en trient argument pour arracher les femmes à des lois restrictive et oppressives. Ce parti-pris erroné affaiblit considérablement leur position. (Pinney, 205).

Pour George Eliot la fonction sexuelle de femme détermine son caractère, ce mélange délicieux de douceur, de tendresse, de sentiments maternels qui lui sont propres.

Ce que George Eliot voit, c'est ce côté proprement féminin qu'elle n'appréhende pas comme un handicap mais comme un privilège. Les féministes veulent effacer les distinctions entre la femme et l'homme. George Eliot veut les rendre plus éclatantes. C'était aussi l'envie de G. H. Lewes dans le *Westminster Review* en juillet 1852. « La femme par la plus grande chaleur de ses affections, l'étendue et la profondeur de son expérience affective, est bien préparée à exprimer les faits émotionnels de la vie et réclame dans la littérature une place équivalente à celle qu'elle occupe dans la société. » (*Westminster Review*, VIII, JULY 1852, 132).

Là ne s'arrêtent pas les bienfaits procurés par la femme, dans *Madame de Sablé* est symbole. Il ne s'agit pas seulement d'ouvrir aux arts et à la littérature des perspectives nouvelles, il s'agit aussi-et ceci va beaucoup plus loin- d'agir sur ce que George Eliot considèrerait comme l'œuvre d'art suprême : *la vie*.

Le progrès du monde et la perfection de la vie sont possibles que par l'action mutuelle des individus qui composent ce monde. (*Letters*, VI ; 99), par l'amour. L'amour d'un homme et d'une femme symbolise cette union du mental et du sensible déjà opérée en chaque individu. Le mariage est cette fusion ultime de deux êtres de deux fonctions naturelles différentes et complémentaires :

nous pouvons aussi peu nous passer du type exquis de douceur, de tendresse, de maternité en puissance qui imprègne l'être féminin d'élan affectueux et constitue ce que nous entendons par le caractère de la femme, que nous pouvons nous passer de l'amour humain, de la soumission mutuelle des âmes féminines et masculines dont l'épanouissement et la révélation sont antérieurs à l'histoire. (*Lettres* IV, 468).

We can no more effort to part with that exquisite type of gentleness, tenderness, possible maternity, suffering a woman's being with affectionateness which makes what we mean by the feminine character, than we can effort to part with the woman love the mutual subjection of soul between a man and a woman, which is also a growth and revelation beginning before all history (*letters*, IV, 468).

Cette lettre à Emily Davies est du 18 août 1868, mais une fois encore, George Eliot ne fait que reprendre une idée qui lui était chère, et à laquelle, elle pensait dès 1852 dans une autre lettre à Mrs P. Taylor, citant M. Fuller: « je règnerai toujours par l'intellect mais la vie! la vie! Ô mon Dieu! Ne serait-elle jamais douce? » (*Lettres*, II, 15).

Pour George Eliot, le don de sympathie est une symbiose que réussit la femme cultivée: « Une femme vraiment cultivée ne vous offre pas des explications qui sont la matière brute de la culture, elle vous offre de la sympathie; qui en est l'essence la plus raffinée. » (Pinney, 317). Et pour bien prouver qu'elle ne taillait pas dans le rêve, George Eliot proposait cette incarnation de la femme : Madame de Sablé: « la femme qui pouvait allier 'l'aissance et la grâce... un intellect que les hommes jugeaient bon de consulter sur des matières de raisonnement que de philosophie, des sentiments chaleureux, une activité infatigable au service des autres, l'absence d'ambition en tant qu'écrivain est une connaissance intuitive des confitures et des ragoûts n'était-elle pas un mélange rare ».

Telle était la femme idéale de George Eliot: intelligente, cultivée, féminine, aimante, chantable et de surcroît cordon bleu. Quelle féministe y aurait reconnu l'être abstrait dont elle défendait les droits ? Nul doute qu'on soit ici très loin des voies simplistes de Bessie Parks ; et l'on comprend mieux à présent le refus de George Eliot d'adhérer, de façon active et directe au « 'Mot' ».

Je sens trop profondément les difficultés qui entourent toutes les mesures susceptibles d'affecter la position des femmes... pour adhérer activement au Mot (féministe). Il n'est aucun sujet sur lequel je sois plus portée à me taire et écouter que sur la 'question des femmes'. Celle-ci me paraît surplomber des abîmes... conclure semble facile tant qu'on porte les larges œillères et qu'on n'écarte point ses regards de son étroit chemin personnel. (Letters, V, 58)

I feel too deeply the difficult complication that beset every measure likely to affect the position of women.... to give any practical adhesion to them (the feminists). There is no subject on which I More inclined to hold my peace and learn, than on the "Women question". It seems easy so long as we keep large Blinkers on and look in the direction of our own private path. Letters, V, 58)

Toutes ces paroles s'éclairent d'un jour nouveau. George Eliot n'est pas antiféministe comme beaucoup de ses contemporains l'ont pensé, elle est au contraire plus féministe que les féministes ; elle imagine la relation idéale de l'Homme et de la Femme, non comme une route commune vers un but commun, mais comme la rencontre ultime de chemins séparés tendant au plus grand bien de l'un et de l'autre. « En cette matière, la seule conviction à laquelle je tiens avec une relative fermeté, est qu'à travers toutes les transitions, l'idéal vers lequel nous tendons est une distinction plus clairement dessinée de fonction.../ assortie d'autant de bienfaits pour la femme et pour l'homme que peuvent en assurer les efforts d'une

force morale croissante pour alléger la pression de conditions extérieures implacables et amORALES » (To John Morley, 1867. Lettres, IV, 364).

Conclusion

Que peut-on dire alors des liens qui existent entre les lettres George Eliot qui nous ont éclairés tout au long de nos propos sur les points de vue de la romancière sur le Mouvement Féministe et la création de ses personnages romanesques ?

Au premier abord, nous pouvons dire que George Eliot éprouve une certaine sympathie à l'endroit de ses personnages masculins qui sont, en fait des prototypes des hommes de l'époque victorienne. Mais malgré la sympathie manifeste de George Eliot, d'une manière générale, pour les personnages masculins de ses romans, l'examen minutieux de ceux-ci, révèle une certaine agressivité à l'égard de la société. Cette société où les hommes, qu'il s soient amants, maris, pères ou frères, sont égoïstes, sadiques, possessifs, et tyranniques. Cette agressivité est aussi décelable dans le choix des intrigues et des situations violentes et dramatiques où l'auteur place les femmes, pour signifier la difficulté d'être femme au 19^e siècle et de vivre dans un monde d'hommes qui est hostile. Elle est décelable enfin dans la façon dont la romancière traite avec une ironie incisive ceux qu'elle accuse du malheur des femmes.

Cependant, force est de constater qu'il existe une complémentarité des qualités masculines et féminines malgré la peinture que la romancière fait des relations compliquées entre les pouvoirs des hommes et ce qui semble être la faiblesses des femmes. Cela explique les images de bonheur gagné par une vie droite et honnête, images qui empêchent le tableau d'être trop noir car "tout effort désintéressé est bon, non pour le bien qu'il produit, mais en lui-même et par lui-même" (James Damester, "Nouvelles études anglaises", (lettre inédite à une amie du 2 octobre 1876, p. 150). C'est dans cette double dimension que l'homme s'accomplit en tant que personne Humaine. Il n'y a ni opposition ni conflit, ni même égalité des sexes : il y a seulement complémentarité. L'homme sans la femme n'est rien ; et la femme sans l'homme n'est rien non plus, ils se réalisent donc pleinement dans leur complémentarité.

En Afrique le féminisme semble de plus en plus confondu à une certaine idéologie politique. Les grandes figures du féminisme au Bénin sont malheureusement des leaders de partis politiques qui ont d'ailleurs échoué quand elles ont eu l'occasion de mettre les idées lumineuses qu'elles prônent en application une fois aux affaires. Cette situation explique leur échec aux élections car n'arrivent pas à convaincre les femmes qui pourtant sont majoritaire au Bénin.

Bibliographie

I- Œuvres de George Eliot utilisées

- 1- *Scenes of Clerical Life*, 1857, London and New York John Lane, 1901
- 2- *Adam Bede*, 1859, Everyman's Library, 1964
- 3- *The Mill On the Floss*, 1860, Everyman's library, Dent: London ,
Dutton: New York 1972
- 4- *Sila Marner*, 1861, Everyman's library, 1964
- 5- *Romola*, 1862-1863(Oxford University Press, New York,
Toronto,1975)
- 6- *Felix Holt*, the Radicale, 1866, Everyman's Library,1964
- 7- *Middlemarch*, 1871-1872(Ed. G. S. Haight, Boston, Riverside
Edition, Houghton Mifflin, 1956)
- 8- *Daniel Deronda* 1876(Ed. Barbara Hardy, Penguin English
Library,1967)

II- **Biographies**

- 1- Cross, J. W. George Eliot's life as related in Her letters and journals,
3 vol
- 2- Haight, G. S, George Eliot: A Bibliography, London, OVP, 1940